Dávid Géza & Fodor Pál (eds),
Ransom Slavery along the Ottoman Borders (early fifteenth-early eighteenth centuries).

Leyde, Brill, 2007, 253 p.
ISBN : 978-9004157040

Dans la préface d'un précédent ouvrage intitulé *Ottomans, Hungarians, and Habsburgs in Central Europe. The Military Confines in the Era of Ottoman Conquest* (Leyde, Brill, 2000) et dont nous avions rendu compte dans le précédent volume du *BCAI* (vol. 27, p. 66-67), Géza Dávid et Pál Fodor annonçaient la publication prochaine d'un ouvrage collectif consacré aux rançons d'esclaves le long de la frontière ottomane. C'est ce projet, largement encouragé par l'Institut d'histoire de l'Académie hongroise des sciences, dont les résultats présentés ici. Il s'agit d'une recherche collective, menée par des historiens hongrois, spécialistes de l'histoire de la Hongrie habsbourgeoise à l'époque moderne.

Au cours des dernières années, les travaux sur l'esclavage en terre d'Islam sont de plus en plus nombreux (1). Selon les époques et les zones géographiques, on assiste à des monographies sérieuses mais, paradoxalement, le sujet reste sensible et le seul fait de le mentionner peut être ressenti comme le signe d'intentions hostiles. Il est évident que l'avancée rapide des Ottomans aux XV^e^-XVI^e^ siècles, comme d'autres peuples de la même époque, fournirent de nombreux esclaves, notamment tout le long des zones frontalières. À côté des guerres et des razzias qui, d'évidence, permettent d'alimenter le marché en grand nombre de sujets, la piraterie joue également un rôle important, qu'elle soit le fait de corsaires établis ou de pirates lançant des raids en territoire ennemi. Il est du reste caractéristique que, dans les documents ottomans, le mot *esîr*, qui *stricto sensu* signifie « captif », « prisonnier », désigne le plus souvent un esclave. Comme le rappelle Pál Fodor dans son introduction, *esîr* est synonyme d'autres termes pour désigner les esclaves tels que *kul, köle, 'abd, 'abd-i memluk, gulam, bende, rakik, halayıl*. On trouve aussi les termes *oglan* (garçon) ou *câriye, karavas, eme, memluke, rakika* pour les femmes. C'est donc *esîr/tutsak* qui est retenu dans cet ouvrage, dans son sens premier, « prisonnier », « captif ». Ce statut le distingue de l'esclave classique car il peut bénéficier d'une libération en échange d'une rançon. C'est d'ailleurs le phénomène de la rançon, permettant le développement d'une économie florissante et très lucrative, qui est le thème central des onze articles qui forment ce volume et que l'on peut *grosso modo* regrouper en trois parties.

La première, avec les contributions de Enikö Csukovits, Istiván Tringli et Zsuzsanna J. Ujváry, s'intéresse à la capture elle-même et aux conditions de détention des prisonniers, forcément éprouvante, que l'on se trouve d'un côté ou de l'autre de la frontière. Est ainsi étudié le sort des captifs ottomans en Hongrie et en Croatie à travers des documents datés de 1481 et 1522, ainsi que du XVII^e^ siècle, dans les forteresses hongroises de l'Empire des Habsbourg ; puis sont rapidement évoquées les défaites retentissantes des grandes coalitions chrétiennes à Nicopolis (1396), à Varna (1444), au Kosovo (1448) qui aboutissent finalement à la chute de Constantinople (1453), puis à l'occupation de la Hongrie par les troupes de Soliman le Magnifique après leur victoire à Mohács (29 août 1526). Cette victoire marque le début de l'occupation ottomane de la Hongrie pendant cent cinquante ans, jusqu'au traité de paix de Karlowitz (1699). C'est dans ce contexte sombre qu'est rédigé le *Traité sur les mœurs, les coutumes et la perfidie des Turcs* de Georges de Hongrie. Celui-ci, alors qu'il mène une campagne contre les Ottomans, est fait prisonnier en 1438, réduit en esclavage, et envoyé à Andrinople, alors capitale de l'Empire ottoman, pour y être vendu. Il passe entre les mains de différents maîtres pendant une vingtaine d'années. Après sa libération, il regagne l'Occident, entre dans un ordre monastique, sans doute celui des Dominicains, et sert d'interprète à Rome pendant les premières années du pontificat de Sixte IV (1471-1484). C'est à cette époque qu'il rédige son traité, qui sera l'un des textes sur les Turcs les plus lus dans les premières décennies du XVI^e^ siècle.

La deuxième partie, avec cinq contributions (Árpád Nogrády, Géza Pálffy, Klára Hegyi, Ferenc Szakály, János J. Varga), porte plus particulièrement sur les rachats et rançons cette fois des sujets ottomans. Dès le XV^e^ siècle, on possède des listes énumérant minutieusement les demandes de rançon pour chaque prisonnier ottoman, ce qui permet de connaître son nom, son origine et les sommes exigées pour sa libération. Le prix varie selon des critères évidents tels que le sexe, l'âge, la beauté, l'état de santé, la vigueur, mais surtout selon la fonction politique et le rang social. Une fois le prix de la rançon établi, le prisonnier est autorisé à se rendre en territoire ottoman afin de se procurer l'argent nécessaire à son rachat, à condition de laisser des garants derrière lui et d'être de retour à une date et un lieu précis fixés

(1) Ahmet Akgündüz, *Islam Hukukunda Kölelik-Câriyelik Müessesesi ve Osmanlı'da Harem*, Istanbul, 1995 ; Nihat Engin, *Osmanlı Devletinde Kölelik*, Istanbul, 1998 ; Y. Hakan Erdem, *Slavery in the Ottoman Empire and its Demise, 1800-1909*, Oxford, 1996 ; Ehud R. Toledano, *The Ottoman Slave Trade and its Suppression: 1840-1890*, Princeton, 1982 ; *idem*, *Slavery and Abolition in the Ottoman Middle East*, Seattle-Londres, 1998.

BCAI 28 (2013) Dávid Géza & Fodor Pál (eds): Ransom Slavery along the Ottoman Borders (early fifteenth-early eighteenth centuries)., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

d'avance. Un des problèmes auxquels est confronté le malheureux rançonné est celui de la collecte de l'argent de la rançon. Dans le meilleur des cas, c'est la famille qui s'en charge ; à défaut, il espère obtenir un prêt gagé sur des biens ou se fier à la générosité d'un ami. Faute de moyens, ou lassés d'attendre, certains prisonniers tentent de s'évader ; d'autres finissent par se convertir.

Les rançons représentent des sommes considérables, comme le montre l'article de F. Szakály consacré à la rançon d'Ali, gouverneur de province, résidant dans la forteresse de Koppány. En 1583, en échange de sa libération, les Hongrois exigent 30 000 florins, 100 *oxen* d'or, deux chevaux garnis de selle et étriers en or et argent (sur le modèle utilisé par le grand vizir), un tapis de soie persan, 400 aigrettes… et la libération de deux prisonniers hongrois. Le montant de la rançon est si élevé qu'au final personne ne voudra payer une telle somme.

La rançon est donc un *business* très fructueux, en partie facilité par le fait que la frontière entre l'Empire ottoman et celui des Habsbourg est longue et que les conflits sont nombreux. Au fil du temps, se met en place une économie du rançonnement, de l'évasion, de trafics en tout genre. Dans cette troisième partie, nous assistons au rôle central joué au XVII^e siècle par *La Sacra Congregatio de Propaganda Fide* ou Propagation de la foi dans la libération de ses coreligionnaires et le travail effectué par les missionnaires (István György Toth). Mais en attendant leur rachat, certains captifs sont employés à toutes sortes de travaux. C'est le cas des prisonniers ottomans de l'Électeur de Bavière, Maximilien Emmanuel, qui servent comme domestiques, pages, serviteurs, palefreniers, maçons, agriculteurs dans la région de Munich, en attendant que leur rançon soit payée (János J. Varga). De son côté, la marine ottomane a besoin d'hommes pour armer ses galères (Géza Dávid) et entretenir ses navires à l'arsenal impérial d'Istanbul. Si les galériens sont installés dans le bagne de l'arsenal, les calfateurs, menuisiers, fabricants de cordages et autres artisans sont en revanche libres de s'installer dans la capitale ottomane, principalement dans le quartier de Galata et ses environs. Le marché des esclaves est régulièrement alimenté par les Tatars du khanat de Crimée qui font des incursions et razzias le long des frontières avec la Pologne et la Russie. Si un cinquième des prises (*pencik*) revient au grand khan, le reste passe entre les mains de marchands. Exceptionnellement des troupes tatares accompagnent les armées ottomanes en Hongrie, et servent de troupes auxiliaires dans les régions comme la Transylvanie. Grâce à ce fructueux commerce, le khanat de Crimée espère étendre son influence dans le sud-est européen (Mária Ivanics). Le rançonnement occupe donc une place fondamentale dans les économies locales. Au XVII^e siècle, l'île de Malte en tire un grand profit. L'île a l'avantage d'être un gigantesque « camp de prisonniers », clos, bien délimité. Quand une personne est emprisonnée dans cette zone de la Méditerranée, on a de fortes chances de pouvoir la retrouver sur cette île. Malte a aussi l'avantage d'abriter une petite communauté musulmane, ce qui peut faciliter les démarches pour la rédaction des contrats, veiller à la remise des rançons, etc. De 1626 à 1651, le consul de France Jean Dupuy en fait, d'ailleurs, une affaire très lucrative. Il dispose sur place d'agents qui traitent des rançons moyennant des contrats juridiques dressés devant des cadis ottomans eux-mêmes prisonniers (Pál Fodor).

Bien que la captivité et le rachat des prisonniers chrétiens en terre d'Islam aient fait l'objet d'importantes études (2), la contrepartie ottomane du phénomène a longtemps été moins bien connue. Cette lacune a depuis quelque temps commencé à attirer l'attention des ottomanistes (3), mais également des pays frontaliers. Cet ouvrage en est un bel exemple. Il a le mérite de nous faire connaître les travaux de nos collègues hongrois dont les recherches sont essentiellement fondées sur des documentations d'archives totalement inédites. Dommage cependant que l'ouvrage ne comporte pas de cartes, ce qui aurait largement aidé le lecteur, peu familiarisé avec ces régions. Espérons que d'autres travaux du même type, mais sur d'autres frontières, verront le jour dans les années à venir.

Frédéric Hitzel
CNRS - Paris

(2) Bartolomé et Lucile Bennassar, *Les Chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats, XVI^e-XVII^e siècles*, Paris, Perrin, 1989 ; Salvatore Bono, *Schiavi Musulmani nell'Italia moderna*, Naples, 1999 ; R.C. Davis, *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans. L'esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)*, Nîmes, 2006 ; Roger Botte et Alessandro Stella (dir.), *Couleurs de l'esclavage sur les deux rives de la Méditerranée (Moyen Âge-XX^e siècle)*, Paris, Karthala, 2012.

(3) Alan W. Fisher, « The Sale of Slaves in the Ottoman Empire: Markets and State Taxes on Slave Sales, Some Preliminary Considerations », *Bogaziçi Üniversitesi Dergisi. Beseri Bilimler*, VI (1978), p. 149-174 ; *id.*, « Studies in Ottoman Slavery and Slave Trade II : Manumission », in *Journal of Turkish Studies*, IV (1980), p. 49-56 ; *id.*, « Chattel Slavery in the Ottoman Empire », *Slavery and Abolition. A Journal of Comparative Studies*, I/1 (1980), p. 25-45 ; Y. Seng, « Fugitives and Factotums : Slaves in the Early 16th Century Istanbul », in *Journal of Economic and Social History of the Orient*, XXX (1996), p. 136-169, et Nicolas Vatin, « Une affaire interne. Le sort et la libération des personnes de condition libre illégalement retenues en esclavage sur le territoire ottoman (XVI^e siècle) », in *Turcica*, 33 (2001), p. 149-190.

BCAI 28 (2013) Dávid Géza & Fodor Pál (eds): Ransom Slavery along the Ottoman Borders (early fifteenth-early eighteenth centuries)., recensé par Frédéric Hitzel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net